

l'Oiseau de la Liberté

Une fille doit être deux choses: chic et fabuleuse.

Coco Chanel

Le visage d'un homme est son autobiographie. Le visage d'une femme est son œuvre de fiction.

Oscar Wilde

Appeler la femme le sexe faible est une diffamation; c'est l'injustice de l'homme envers la femme. Si par force on entend la force brute, alors la femme est en effet moins brute que l'homme. Si par force on entend le pouvoir moral, alors la femme est incommensurablement supérieure à l'homme. N'a-t-elle pas plus d'intuition, n'est-elle pas plus sacrifiée, n'a-t-elle pas plus de force d'endurance, n'a-t-elle pas plus de courage? Sans elle, l'homme ne pourrait pas être. Si la non-violence est la loi de notre être, l'avenir est avec la femme. Qui peut faire un appel au cœur plus efficace que la femme?

Mahatma Gandhi

En 2019, ma chère amie Marianela Mirpuri a lancé un projet sur laquelle elle avait, déjà depuis longtemps, profondément réfléchi au fil des ans. Il s'agit d'**HERA**, une ville de femmes - et depuis ses débuts elle m'a invitée à participer.

Nous avons déjà parlé de ce magnifique projet, entièrement conçu et pensé par elle. Bien sûr, ce n'est pas une ville «pour» les femmes, un lieu d'exclusion des hommes - car une telle chose n'aurait aucun sens.

Après tout, mariée à Zeus, Héra n'était pas seulement la déesse grecque des femmes - elle était aussi la déesse de la famille, du mariage et de la naissance des enfants.

HERA sera aussi une ville, mais elle est déjà et sera bien plus. En plus de la ville elle-même, HERA rassemble plusieurs autres initiatives, allant du parfum aux projets sociaux, des projets de communication au design, de la

mode au cinéma, au logement ou à la littérature.

Mais si, d'une part, il y a des projets inclusifs et intégrateurs comme HERA, d'autre part des mouvements sociaux et politiques disséminés dans le monde, notamment au début du troisième millénaire, ont cherché à séparer les gens, à créer des conflits, à diviser - comme si telles divisions étaient quelque chose de naturel, comme si un monde meilleur pouvait automatiquement en naître d'elles.

L'objectif de Marianela Mirpuri n'a jamais été de diviser, mais d'unir.

Nous tous, les hommes, avons une part féminine dans notre âme, et les femmes ont aussi quelque chose de masculin dans leur profondeur. Nous partageons le même monde, les mêmes rêves, les mêmes plaisirs, saveurs et amours. Même en termes biochimiques, une telle dynamique est la même.

Le brillante anthropologue Ashley Montagu, qui a vécu entre 1905 et 1999, a déclaré que le rôle des femmes était d'apprendre aux hommes à être humains. Il avait absolument raison. Nos mères nous ont appris cela avant le premier moment. Car le mot «humain» partage la même origine étymologique avec «humus», la terre.

«Humain» et «humus» se lancent dans les expressions indo-européennes **dhghomon* et **dhghem*. Mais, tandis que le premier indiquait les idées de «gentillesse, politesse et raffinement», dignes de ce qui est humain; celle-ci était l'idée de dieu, des forces écrasantes de la terre, de la genèse, de la naissance et, par conséquent, de la découverte.

L'une est une abstraction forte. L'autre est pure racine.

Pour l'écrivain Henry Miller - auteur d'œuvres célèbres et maudites comme *Tropique du Cancer*, *Tropique du Capricorne*, *Sexus*, *Plexus* et *Nexus* - l'homme est un être abstrait, lié aux mathématiques, aux étoiles, tandis que la femme est un être profondément intuitive, immergée dans les racines de l'existence même.

Ainsi, l'origine de «l'humus» est liée à l'idée de dieu - et c'est cette dimension divine, de naissance, de genèse, qui caractérise les femmes. Et c'est avec cette dimension divine que les femmes apprennent aux hommes à être humains.

Les deux mots indo-européens générant «humain» et «humus» sont nés d'une racine commune plus profonde, **D* qui signifiait «lumière», d'où nous avons notre mot «splendeur».

C'est pourquoi, sûrement, Coco Chanel a dit que «une fille devrait être deux choses: chic et fabuleuse». On peut traduire «chic» par «élégante» - après tout, le sens étymologique du mot «élégante» indique «ce qui est élu, choisi», ce qui se détache du tout. Et «fabuleuse» naît de «fable» - de l'indo-

européen *bha, comme nos premières articulations phonétiques, quand nous sommes nouveau-nés, encore dans une courte période de la vie, signifiant «parler, raconter des histoires» - ce qui nous amène immédiatement à les contes des *Mille et une Nuits* avec Shéhérazade - l'une des œuvres les plus féminines de tous les temps.

Et, pour toutes ces raisons, Oscar Wilde n'hésiterait pas à dire que «le visage d'un homme est son autobiographie. Le visage d'une femme est son œuvre de fiction», car si un homme est généralement une action abstraite qui raconte une histoire du Narcisse, donc biographique, une femme est l'imaginaire lié à la terre, une fiction qui nous révèle l'amour.

Il ne faut pas oublier que Narcisse était un chasseur, un mâle, et Eco, une nymphe des montagnes, était une charmante personnage féminine.

Hegel aurait certainement aimé parler d'une telle condition. Mais non! Cette différence ne se produit pas comme un dépassement dialectique, par des conflits. L'un est entièrement à l'intérieur de l'autre - quelque chose que seule la physique quantique pourrait nous révéler plus tard.

Il s'agit d'une vision sur les hommes et les femmes - les hommes étant fortement abstraits, et les femmes étant profondément intégratrices - où le plus intéressant est la fusion de ces mondes, générant ce que l'univers quantique et la logique de Lupasco du «tiers inclus» éclaire.

Ceux qui voient le conflit, la division entre les opposés, sont séparés - mais ce ne sont pas des mondes différents, car ce que nous nions dans l'Autre est quelque chose que nous combattons en nous-mêmes. De tout façon, ils sont des esprits appartenant à la logique mécanique du passé.

Avant que quelqu'un vienne me condamner pour ne pas avoir défendu plus de «genres sexuels» - qui se produisent dans le monde de la pensée - je dois avertir que je n'exclus aucune forme d'articulation de ces univers et que, en dernière instance, malgré leur apparente variété, ils ne font que nous parler des deux lois essentielles de la thermodynamique, sans jugements de valeur.

Avec raison, John Cage a soutenu que, quel que soit le sexe, les êtres humains forment de nombreux «types» ou «familles» différents. À la fin des années 1980, nous en avons longuement parlé lors d'un de nos délicieux déjeuners, lorsque j'ai soutenu que la classification biologique et un réseau aussi complexe de variations, au-delà du sexe, formaient un système non-linéaire. John était plus concentré sur ces variations, qui nous font rencontrer des gens tout au long de la vie et nous identifier à eux, comme si nous appartenions à une même «espèce humaine», différente des autres. Pour cette raison, il y a aussi beaucoup de gens avec qui nous n'avons aucune identité, comme s'ils étaient «d'une autre planète». Ce qui m'a fasciné, c'est l'articulation entre ces deux grandes dimensions de l'humain. La biologie a

conféré une certaine unité entre nous tous.

Ainsi, HERA est un projet pour la dimension féminine - qui n'existe qu'avec la dimension masculine - et à l'intérieur duquel nous avons une gigantesque diversité de mondes.

Une des choses qui m'a toujours profondément impressionné, c'est que l'homme avait se considéré supérieur à la femme ... certainement parce qu'il est plus fort physiquement! C'est une stupidité illimitée!

Il ne peut y avoir de supériorité entre des êtres différents, de la même manière qu'il ne peut y avoir d'amour entre absolument égaux.

Nous sommes différents et égaux. La dimension de la différence élimine la possibilité de supériorité; tandis que l'égalité, même relative - établie par ce que l'on connaît - rend l'amour possible.

Une personne peut aimer sans être réciproque, mais dans un tel cas, il s'agira d'un amour narcissique, contrairement à ce que l'on pense généralement. Celui ou celle qui aime seul, même si son objet apparent est l'autre, s'aime lui-même.

Le mot «amour» est né de l'indo-européen **leubh* qui nous a pointé vers les idées de «soin», «désir», «amour», générant également le terme *libido*.

Pourtant, à l'époque préhistorique, l'ancien sens de l'expression latine «amare» - qui a généré de nombreux mots qui désignent «amour», comme le français «amour» ou le portugais «amor» - indiquait l'idée de «connexion», de «union», de l'attention et comme si cela pouvait être surprenant, la racine **K*, base essentielle du mot, révélait l'image d'un mouvement cosmique, qui impliquait tout.

N'est-ce pas ce que nous ressentons quand nous sommes amoureux?

La passion des êtres humains peut-elle être niée?

Ainsi, une ville de femmes est aussi une ville d'hommes. L'un dans l'autre.

Dans ce contexte fabuleux, fin 2019, Marianela Mirpuri m'a invité à créer, dans le cadre d'**HERA**, un **Observatoire pour le Futur de l'Humanité**, comme je le fais depuis les années 1980.

Le défi concernait un projet à travers lequel il serait possible d'observer librement le monde, sans barrières ni cadres idéologiques d'aucune sorte, pour que chacun puisse établir, indépendamment et librement, une

conception plus profonde du monde dans lequel nous vivons.

Étant donné que l'une des revendications fondamentales du projet était l'absence de tout type de persécution ou de surveillance idéologique, il a été décidé d'exclure les partis politiques et les religions institutionnelles. Après tout, étant libre, il ne pouvait exister aucune sorte de prosélytisme.

Toutes les oppressions humaines sur des milliers d'années avaient comme premier fondement l'élimination de la liberté.

L'histoire nous montre, avec une grande exubérance, que lorsqu'il y a interdiction de la pensée, de la manifestation des idées - ce que nous pensons et ce que nous manifestons - le désastre, social et économique, est assuré.

Le mot «observatoire» - qui a historiquement été étroitement lié à l'observation des phénomènes astronomiques, du cosmos - est apparu du latin *observare*, «observer» en français, qui à son tour est né de la fusion de la particule latine *ob*, signifiant «à», «vers quelque chose» ou «à propos de quelque chose», et le vieux root indo-européen **ser* qui indiquait l'idée de «protéger».

De cette manière, le vieux sens étymologique du mot «observatoire» nous dit littéralement quelque chose qui est «orienté vers la protection». Une fois de plus, cette orientation nous rappelle immédiatement la condition féminine. Il ne s'agit pas de chasser, mais de guérir.

De manière inattendue par beaucoup, l'idée d'un observatoire conserve, dans ses racines les plus anciennes, le principe de soins, de guérison, d'attention, ce qui implique inévitablement l'avenir. Après tout, on ne s'occupera pas de quelque chose si on ne pense pas à l'avenir!

En revanche, cela ne veut pas dire qu'un observatoire traite de tout type de futurologie. Au contraire! Nous prenons soin de l'avenir en comprenant plus profondément le présent et le passé - en particulier ce qui, dans le présent, est le changement, la découverte et l'invention.

Nous ne pouvons jamais oublier que le présent est une sorte de synthèse complexe et non-linéaire du passé, et qu'il n'y a pas de nouveau sans ce qui l'a précédé. Si quelque chose est «totalement» nouveau, ce sera autre chose.

Ainsi, l'idée d'un **Observatoire pour le Futur de l'Humanité** indique un concept précis: quelque chose, une condition, un projet à travers lequel sont observés et analysés des éléments du présent pouvant représenter un impact sur la réalité future.

Cependant, nous devons toujours garder à l'esprit que le présent est tout ce que nous savons, tout ce qui nous forme, et que bien souvent, une

grande partie de ce qui indique l'avenir est «invisible» dans notre vie quotidienne, sans que nous nous en rendions compte.

Depuis les années 1980 j'ai développé et travaillé sur ce genre de projet, avec des «observatoires».

De 1987 à 1996, pendant une dizaine d'années, j'ai été l'un des coordinateurs des premiers festivals mondiaux d'art vidéo et d'art électronique au Monte Verità, à Locarno, en Suisse, avec René Berger, Rinaldo Bianda et Lorenzo Bianda. René Berger était l'un des philosophes les plus fascinants du XXe siècle, un esprit brillant et un ami inoubliable. Ensemble, nous avons réalisé plusieurs projets pendant plus de vingt ans.

Le Festival de Locarno a également organisé une Rencontre internationale de penseurs, sorte de colloque qui se définit comme un véritable observatoire du monde. Dans les deux, nous avons compté avec la participation de grandes personnalités telles que Nam June Paik, Francis Ford Coppola, Basarab Nicolescu, Bill Viola, Edgar Morin, Daniel Charles, Joseph Brenner, Pierre Levy ou Pierre Restany parmi tant d'autres.

En 1990, à Milan, en Italie, j'ai rencontré Lucrezia De Domizio, la baronne Durini. Grande articulatrice d'artistes et de penseurs, elle a été responsable d'une grande partie de la carrière de Joseph Beuys dans ses dernières années. Nous sommes devenus des amis proches et j'ai immédiatement commencé à participer à son journal RISK Arte Oggi, lancé cette année-là 1990. RISK Arte Oggi était, sans aucun doute, le plus important journal et magazine d'art et de culture d'Europe à cette époque. C'était un fabuleux observatoire planétaire sous forme écrite avec la participation de personnalités telles que Harald Szeemann, Pierre Restany, Bruno Munari, Bob Wilson, Saverio Monno, Lina Wertmüller, Max Lüscher, Umberto Eco, Carlo Ponti, Philippe Queau, Renzo Piano et Gillo Dorfles parmi tant d'autres.

Au début des années 1990, j'ai créé à Lisbonne, au Portugal - avec Berger, Rinaldo et Lorenzo Bianda - le premier Euro Video Festival, qui avait également un observatoire planétaire où nous comptons sur la participation du physicien quantique Basarab Nicolescu, du musicologue Laura Kuhn ou du physicien José Mariano Gago entre autres.

Au milieu des années 1990 j'ai participé à la création de ce qui allait devenir le prototype de la première université sur Internet, en partenariat avec l'UNESCO et l'École Polytechnique de Lausanne, avec René Berger, Edgar Morin, Madeleine Gobeil, Basarab Nicolescu et Joseph Brenner entre autres. Le projet s'appelait Observatoire du Futur.

En 2003, Lucrezia De Domizio m'a présenté le médecin et collectionneur d'art Alberto del Genio. Nous sommes immédiatement

devenus amis et avons créé, cette même année, une Académie des Arts, de la Musique, des Sciences et de la Philosophie à Punta Campanella, sur la côte amalfitaine, entre Positano et Sorrento, un lieu décrit par Homère comme le lieu de rencontre d'Ulysse et des Sirènes. Ce projet s'est caractérisé, depuis sa création, par un programme d'observatoire transdisciplinaire à l'échelle mondiale.

Deux ans plus tard, j'ai créé un autre observatoire, cette fois dans la ville de Trancoso, au Portugal. A cette occasion, nous avons compté avec la participation de Dan Shechtman, lauréat du prix Nobel de chimie 2011 pour la découverte des quasi-cristaux. Nous avons également eu la participation de Roy Ascott, Lester Brown, António Cerveira Pinto ou Gyorgy Darvas parmi tant d'autres.

Ce sont quelques-uns des projets d'observatoire que j'ai créés ou aidé à créer au fil des ans.

Sensibilisé par Marianela Mirpuri, la Mairie de Cascais, par l'intermédiaire de son maire, M. Carlos Carreiras, a décidé que la célèbre Casa de Santa Maria serait le siège de l'**Observatoire pour le Futur de l'Humanité**. C'est un bâtiment emblématique de la ville, construit en 1902, conçu par l'architecte Raul Lino.

L'idée initiale était de rassembler à Cascais, chaque année, certains des scientifiques et penseurs les plus brillants de la planète, et de les mettre en contact direct avec les gens afin qu'ils puissent, à travers leurs expériences et découvertes, observer la réalité dans laquelle nous vivons. .

Tout était prêt lorsque le monde a été surpris par le Covid-19, paralysant et confinant environ quatre milliards de personnes dans le monde dans un verrouillage qui a atteint quatre-vingt-dix pays.

De lourdes règles de distance sociale ont été imposées par les gouvernements du monde entier, rendant irréalisable le programme initial de l'**Observatoire pour le Futur de l'Humanité**.

Presque partout, plusieurs entités culturelles ont commencé à organiser des événements virtuellement, via des ordinateurs et des réseaux de communication en temps réel. Mais cela a inévitablement isolé les gens les uns des autres et le nombre de ces événements est vite devenu gigantesque.

Faire des rencontres à travers une stratégie virtuelle serait de créer un autre événement égal aux milliers qui ont suivi, avec des personnes à distance, ce qui n'a aucun sens, car l'un des objectifs de l'observatoire était de faire de chaque personne un observateur libre. en interaction directe avec des philosophes, des scientifiques, des artistes, des musiciens et des penseurs.

Ce n'était plus possible, du moins pendant un certain temps.

Mais les temps changent et tout est fait de changement.

Paralysés dans leurs maisons, les gens ont commencé à vivre une situation sans précédent dans toute l'histoire de l'Humanité.

La remise en cause des idéaux de liberté se posait un peu partout. Au nom de la sécurité sanitaire, le droit constitutionnel d'aller et venir a été suspendu - mais les arguments en faveur de cette suspension étaient souvent contradictoires et incohérents. Les données statistiques étaient souvent incompatibles avec les mesures draconiennes adoptées par les différents gouvernements.

La vérité, le sens de ce qui était dit, dans les conversations quotidiennes ordinaires, est de plus en plus remis en question par des milliards de personnes.

Des groupes politiques ont émergé qui, dans la prétendue défense de la dignité des minorités, ont établi des règles d'interdiction de comportement et même d'interdiction de mots et de phrases.

Comme les jeux à somme nulle et non-nulle et les deux principes essentiels de la thermodynamique, nous connaissons deux types de liberté: positive et négative.

La liberté positive est celle défendue par Hegel, qui a caractérisé l'humanité jusqu'à l'apparition du miracle grec vers le 6ème siècle avant JC. Cela signifie faire ce que nous voulons, librement.

Mais, la fabuleuse révolution grecque, qui a inauguré ce que nous appelons l'État de Droit, l'esprit de démocratie ou le principe de la présomption d'innocence parmi d'autres piliers civilisateurs, a établi pour la première fois dans l'Histoire un autre type de liberté, qui se crée lorsque chacun de nous est capable d'établir ses propres frontières, ses limites de droits, afin de garantir la liberté de l'autre. C'est ce que nous dit le vieux proverbe: mon droit se termine quand le droit de l'autre commence. Il s'agit de liberté négative, lorsque chacun de nous, de manière autonome, limite sa liberté par rapport à son prochain, sans avoir besoin d'une autorité supérieure, à caractère despotique ou policier.

Arthur Schopenhauer a déclaré que «nous pouvons faire ce que nous voulons, mais nous ne pouvons pas vouloir ce que nous voulons». Il a pensé à la liberté positive. D'une manière ou d'une autre, la liberté positive est toujours conditionnée par quelque chose de plus élevé. Pour cette raison, les musulmans, par exemple, refusent d'accepter que la liberté puisse exister. Pour eux, tous les êtres humains sont, en quelque sorte, des esclaves. Mais si nous ne pouvons pas vouloir ce que nous voulons, comme l'a dit Schopenhauer, nous pouvons vouloir ce que nous ne voulons pas ... nous

pouvons concevoir notre territoire de liberté.

Comme il est facile à comprendre, un élément essentiel pour nous d'établir la liberté négative est la vérité, c'est de connaître le monde. La connaissance directe est une illusion. Nous ne savons jamais les choses directement, mais à travers ce que nous savons déjà auparavant. Cela se produit à la fois dans le monde des idées et même en termes neurologiques. C'est ce que Werner Heisenberg, et avant lui Emanuel Kant, ont dit quand il a soutenu que ce que nous savons est notre façon de savoir.

Ainsi, ce que nous appelons *connaissance* - même lorsqu'il s'agit de découverte - implique une construction, et une telle construction est fondée sur la liberté.

Sans cette connaissance, nous ne pouvons pas nous autoréguler et les principes de l'État de Droit et de la démocratie seront condamnés à disparaître sous le joug de la tyrannie - même si elle prétend se justifier avec des intentions de salut universel, avec des principes allégués de bonté, protection de l'homme et de la nature.

C'est pourquoi les libertés de pensée et d'expression sont si fondamentales. Sans eux, il n'y a rien de tel que nous appelons *civilisation*.

Il existe encore un autre phénomène extrêmement intéressant concernant la liberté.

Alors que la liberté positive - qui désigne l'absence de limites dans l'action humaine - implique une tyrannie et une limitation dans le monde des idées; la liberté négative - ce qui signifie auto-limitation dans le champ d'action - exige l'absence de limites à l'élaboration de la pensée et à sa manifestation.

La déclaration «Je désapprouve ce que vous dites, mais je défendrai jusqu'à la mort votre droit de le dire» - attribuée à tort à Voltaire, est un exemple célèbre de ce phénomène. En fait, cette déclaration a été écrite par l'écrivaine britannique Evelyn Beatrice Hall, qui vécut entre 1868 et 1956, dans le livre *Les Amis de Voltaire*, publié en 1906 sous le pseudonyme de S. G. Tallentyre.

L'idée attribuée au philosophe français ne concernait pas l'absence de limites à l'action humaine, comme l'assassinat, les violences sexuelles ou la torture, par exemple. Il a souligné la liberté négative, pour laquelle la connaissance libre, malgré toutes ses contradictions apparentes, est essentielle.

Ce n'est qu'avec la libre pensée que nous pourrons établir les fondements de ce que chacun de nous croit et, ainsi, nous doter de la capacité de pouvoir concevoir librement notre propre «territoire de liberté», afin de ne pas offenser le droit de l'autre.

L'inquisition de l'Église catholique, l'apartheid, le nazisme, les tyrannies fascistes et communistes, les persécutions politiques et la soumission des femmes en tant qu'êtres inférieurs pendant des milliers d'années n'ont eu lieu que parce qu'il n'y avait pas de liberté de pensée et d'expression. S'il y en avait eu, ces folies collectives n'auraient jamais duré longtemps et les armes des despotes n'auraient jamais fait taire autant de millions de personnes pendant tant de siècles, car même les tyrans sont soutenus par des êtres humains qui, aussi corrompus soient-ils, auront parmi eux ceux qui à un moment donné prendront conscience.

Même s'il n'y a pas de vérité, même si les gens sont manipulés par des informations mensongères, la liberté d'expression déclenchera dans leur expansion de personne à personne un tissu continu de découvertes, qui, tôt ou tard, restaurera la vérité.

Pour cette raison, tous les régimes dictatoriaux limitent radicalement la liberté d'expression, naturellement toujours au nom d'une prétendue défense du bien-être et de la sécurité de tous.

Ceux qui, intentionnellement ou non, confondent la liberté avec l'exploitation de l'autre, avec le crime, comme cela est typique dans les références au *laissez-faire*, pensent esclave de l'univers de la liberté positive - ne comprennent pas le sens de la liberté comme un élément essentiel de la civilisation.

Quiconque ne croit pas au principe de la liberté négative, ne croit pas à l'autre, ne croit pas au l'être humain comme responsable.

Il est terrible de vivre sous le joug de la tyrannie. La liberté implique toujours, inévitablement, le respect de chacun par rapport à son prochain - et c'est, au-delà des élections libres, la condition par excellence de la démocratie.

La paralysie forcée par la peste du 21^e siècle a intensifié un phénomène intéressant et effrayant dans le monde entier, qui est devenu connu comme le «politiquement correct».

«Politiquement correct» signifie littéralement modifier la vérité, mentir, pour ne pas offenser personne ou groupe de personnes, même si le mensonge peut compromettre la vérité historique.

Aucune personne normale ne peut être en faveur de l'apartheid, par exemple, mais cela ne lui donne pas le droit de nier l'Histoire.

La mémoire est un outil civilisateur essentiel. Ce n'est que par la mémoire que nous pouvons nous connaître et nous critiquer. C'est l'instrument de la découverte et du changement. Sans mémoire, nous serions condamnés à un état d'amnésie collective et toutes les misères de tous les temps seraient libres d'être relancées par de nouveaux esprits tyranniques.

Ce que nous disons des «droits inaliénables» de chacun n'existe que parce qu'il y a mémoire.

Il n'y a donc aucune justification acceptable pour le «politiquement correct».

Au-delà de tout cela, le «politiquement correct» est le déni de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, publiée par les Nations Unies en 1948, sous la forme de sa Résolution 217, au Palais Chaillot, à Paris - Déclaration des droits qui a été adoptée directement ou indirectement par les cent quatre-vingt-treize membres des Nations Unies.

Le principe du «politiquement correct» contredit déjà la Charte dans son préambule, quand il stipule que «les êtres humains doivent jouir de la liberté d'expression et de croyance ...»; et, plus précisément encore, son article 18, qui stipule: «Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion; ce droit comprend la liberté de changer de religion ou de conviction, et la liberté, soit seule, soit en communauté avec d'autres et en public ou en privé, pour manifester sa religion ou sa croyance dans l'enseignement, la pratique, le culte et l'observance »; ou l'article 19: «Toute personne a droit à la liberté d'opinion et d'expression; ce droit comprend la liberté d'avoir des opinions sans ingérence et de rechercher, recevoir et répandre des informations et des idées par le biais de tous les médias et indépendamment des frontières».

Ainsi, les défenseurs du «politiquement correct» nient le point culminant du droit international, jusqu'ici sans précédent dans l'histoire de l'Humanité, résultat de milliers d'années de guerres et de destructions, de siècles de réflexion et de lutte pour la liberté et la dignité humaines. - et contredisent les idées de grands penseurs, comme Nelson Mandela quand il a dit, se référant à la Charte des Nations Unies: «Refuser aux gens leurs droits humains, c'est menacer leur propre humanité».

Il est naturel qu'il ne soit pas possible de défendre le «manque d'éducation», le manque de respect envers les autres ou le monde dans lequel nous vivons. Après tout, une telle «politesse» est à la racine de «l'humain». Mais si la «bonne éducation» et le respect sont les conditions d'une liberté négative, le «politiquement correct» appartient à l'univers de la tyrannie.

Le «politiquement correct» est souvent basé sur l'affirmation selon laquelle la vérité historique appartient à des groupes de pouvoir spécifiques. Mais cette déclaration relève du principe de la liberté positive, des tyrans. Ce n'est pas une hypothèse universelle. Cela n'arrive pas quand il y a liberté de pensée et d'expression.

Le principe selon lequel l'histoire est toujours écrite par le gagnant, raconté par Hermann Göring - attribué à tort à Winston Churchill - n'est pas

acceptable. Et ne pas laisser écrire l'histoire par le victorieux est l'œuvre par excellence d'historiens et de journalistes sérieux. En fait, Göring a déclaré lors des procès de Nuremberg: «Le vainqueur sera toujours le juge et le vaincu sera toujours l'accusé».

Même Karl Marx a dit quelque chose de similaire quand, en 1873, il a dit que lorsqu'une crise survient, il ne s'agissait pas «de savoir si tel ou tel théorème est vrai, mais si cela semble bon ou mauvais, plaisant ou non à la police, que ce soit utile ou nuisible au Capital».

Autrement dit, l'important serait l'objectif politique de la déclaration et non sa vérité historique parce que, selon ce principe, la vérité historique ne pourrait pas exister.

Quant à la citation attribuée à Churchill, elle ne s'est pas produite. Ce qui s'est passé était l'un de ses célèbres jeux de mots. Le 23 janvier 1948, à la Chambre des communes, Churchill déclara: «Pour ma part, je considère qu'il sera beaucoup mieux trouvé par toutes les parties de laisser le passé à l'Histoire, d'autant plus que je me propose d'écrire cette Histoire moi même».

D'une manière ou d'une autre, la pensée qui dit de la vérité comme «écrite par les gagnants» existe depuis longtemps et s'est répétée au fil des siècles, prenant de nouvelles formes et indiquant toujours l'idée que la vérité appartient au détenteur du pouvoir .

Et, encore une fois, il est facile de remarquer que cela ne peut être vrai que là où il n'y a pas de liberté de pensée et d'expression.

Dans plusieurs pays, divers groupes d'intérêt politique ont déterminé des mots qui pouvaient ou ne pouvaient pas être prononcés, avec la prétention naïve - pour dire le moins - de défendre leurs membres, comme la défense des minorités fragiles.

Mais, si ces interdictions étaient apparemment caractérisées par le noble et louable objectif de protéger les personnes, les rendant intouchables par l'offense et à l'humiliation, ce qu'elles ont fait, en fait, c'était d'éliminer la liberté, sans laquelle nous ne faisons pas la différence, et avec elle la conscience.

Et cela vaut la peine de le souligner: toutes les sociétés qui étaient dominées par ce type d'interdiction, rendant les mots et les pensées tabous, ont inévitablement plongé dans le désastre économique - parce que l'économie est langage et savoir.

Un autre aspect fondamental, souvent caché par les faits eux-mêmes, c'est la paix.

Souvent, nous parlons de paix automatiquement, sans penser, sans réfléchir à sa signification.

Nous prenons la paix comme une accalmie, l'associons à l'amitié, à l'amour. Mais il peut ne pas y avoir de paix même en période d'accalmie, lorsque l'amitié et l'amour sont présents. Il suffit d'observer la vie quotidienne pour s'en rendre compte.

Encore une fois, une plongée rapide dans les origines du mot peut éclairer le problème.

Le mot «paix» vient de l'indo-européen **pag*, qui indique l'idée d'une sorte de «prison» mutuelle, où une partie est «obligée» à l'autre - d'où notre expression «pacte».

La paix et le pacte ont des origines communes.

Il n'y a pas de paix sans une sorte de «pacte», sans une sorte d'accord qui crée des liens solides d'association à travers lesquels nous nous lions mutuellement et volontairement.

Et de par sa nature même, le pacte ne peut exister que s'il y a respect de la vérité, de la transparence, de la liberté.

Ainsi, à n'importe quelle échelle que nous pourrions envisager - la vie de couple, la relation entre amis, la vie quotidienne d'une entreprise, la relation entre les gens dans les rues d'une ville, le commerce, l'éducation - la vérité et la transparence sont les piliers essentiels de la paix.

La restriction de la vérité et de la liberté est la condition fondamentale de la guerre, du conflit.

La pandémie provoquée par le Covid-19 a rendu impossible, du moins jusqu'au retour du monde à la normalité que nous connaissions auparavant, le programme initial qui caractériserait l'**Observatoire pour le Futur de l'Humanité**.

J'ai donc décidé de créer une sorte de «chaîne» sur Internet, avec un accès gratuit pour tous, qui diffuserait une information ouverte sur l'humain, des arts aux sciences, de la médecine à la musique, de la philosophie à la technologie.

Dans le même temps, je me suis consacré à l'écriture d'un petit livre qui servirait de jalon historique pour le projet et qui pourrait transformer chaque personne en observateur. Telle est l'origine de l'**Oiseau de la Liberté**, ce petit livre dédié à Marianela Mirpuri.

Tant la «chaîne» sur l'Internet que ce livre font partie de l'**Observatoire pour le Futur de l'Humanité**, qui, à son tour, est intégré dans le projet **HERA**, créé et dirigé par Marianela Mirpuri.

Ce petit livre est distribué à l'international par Amazon. Il est également

disponible gratuitement sur academia.edu - une plate-forme pour les universitaires du monde entier, dans le but de faciliter la libre circulation des articles de recherche et des travaux de réflexion, comme un moyen d'accélérer la recherche et la réflexion sur une échelle planétaire.

Le livre se compose de deux domaines - l'un visuel et l'autre littéraire.

Pour ce livre, j'ai rassemblé cent quatre-vingts images relatives aux cinq mille dernières années de l'Histoire, qui ont été distribuées au hasard en trois séries de quatre-vingts images chacune. Ces images ont été combinées, toujours en utilisant des opérations aléatoires, et ont généré quatre-vingts tirages numériques - qui sont une partie fondamentale du livre, mais qui peuvent aussi exister indépendamment de lui.

Il s'agit de gravures mystérieuses, avec des informations parfois cachées, de nature non-verbale, à découvrir par le lecteur. La complexité des montages rend la découverte non évidente, reflétant la structure mentale de chaque personne.

Ce sont des invitations à la découverte et à la réflexion.

Puis, dans une opération totalement indépendante, je me suis plongé dans ma bibliothèque et j'ai cherché - un peu au hasard - des œuvres de différents auteurs qui couvraient environ trois mille ans d'Histoire. C'étaient mes livres, qui m'accompagnent depuis que je suis adolescent.

Je les ai ouverts aussi un peu au hasard et j'ai copié ce que j'avais souligné au cours des cinquante dernières années. Phrases, pensées des auteurs les plus divers. J'ai recueilli cent soixante fragments.

Ce sont des fragments qui établissent, dans un certain sens, un lien profond avec mon âme, avec certaines des idées qui l'ont formée au fil des ans.

Il n'y a peut-être qu'une exception, aux pensées de Carl Sagan, que j'ai tirée de ses émissions télévisées que j'ai vues quand j'étais jeune.

Par conséquent, ils sont bien plus qu'une simple collection de citations.

Ces pensées étaient distribuées, également au hasard, sur les pages opposées aux gravures. Les tailles des lettres ont également été déterminées par hasard.

Puis j'ai rassemblé quatre-vingts mots-tabous, c'est-à-dire quatre-vingts mots «politiquement incorrects», interdits.

La distribution sur les pages s'est également faite au hasard, sans aucune intention.

Or, lorsque nous lisons les textes, nous remarquons de temps en temps l'émergence d'un étrange réseau de relations entre les idées, et entre elles et ces mots-tabous. Des mots qui renforcent ou nient les déclarations, nous faisant remettre en question ce que nous lisons.

Une telle étrangeté, parfois aussi présente entre les phrases, mais qui se dégage plus particulièrement des mots-tabous, nous révèle non seulement l'absurdité de leur interdiction mais aussi la nature de l'usage qui est parfois fait de certaines expressions, intentionnellement, contredisant et nier leur importance historique.

En ce qui concerne l'intégrité des auteurs, je n'ai pas changé un seul mot. Par exemple, lorsqu'un auteur écrit «homme» pour désigner «être humain», j'ai conservé la forme originale.

Nous avons donc affaire à deux faces cohérentes d'une même médaille. Si, d'une part, l'interdiction de certains mots limite notre liberté et déforme la vérité, niant les faits historiques; de l'autre, l'usage abusif intentionnel d'autres mots - donner, par exemple, des adjectifs de libertaires à des tyrans totalitaires - intensifie la distorsion historique.

Nous vivons un phénomène qui semble consolider l'idée de la fin de l'Histoire - pas l'idée hégélienne prônée par Francis Fukuyama, mais la fin de l'Histoire produite par la super information, comme je l'écris depuis les années 1980.

Ici, ce petit livre, se révèle comme une sorte d'oracle sans questions ni réponses. Un oracle mystérieux du *zeitgeist* où, dans le labyrinthe enchevêtré d'informations, chacun lit lui-même, ce qu'il sait, concevant une révélation continue.

Le mot «oracle» indiquait le processus de révélation magique en réponse à une question.

Cependant, maintenant il n'y a plus de questions ou de réponses spécifiques, mais la libre observation de ce que chacun de nous est tout en culture, tout en civilisation.

Quelque chose qui nous rapproche de la conception du temps que les anciens Grecs appelaient *kairos* - comme si nous étions sur un vaisseau spatial, admirant notre petite planète.

Par conséquent, le livre peut être lu comme vous le souhaitez. Vous pouvez ouvrir au hasard, suivre une ligne diachronique ou établir tout type de chemin. L'ordre est donc celui du lecteur et du moment.

L'Observatoire pour le Futur de l'Humanité a été pensé pour le monde. Par conséquent, dès ses débuts, l'anglais a été établi comme langue

officielle.

Le choix de l'anglais comme langue officielle n'est pas un manque de respect envers le Portugal. Au contraire, l'**Observatoire pour le Futur de l'Humanité** est un projet qui, à l'instar des fabuleuses Découvertes faites cinq siècles auparavant, mais de manière inversée, s'étend du Portugal au monde, prenant tous les hommes, chacun de nous, comme des observateurs critiques.

Comme disait le philosophe Agostinho da Silva, le Portugal représentait l'expansion maritime planétaire à partir du XVe siècle; maintenant, cinq siècles plus tard, le pays devient, une fois de plus, l'interface du monde - cette fois étant une singularité qui, comme un pulsar, se développe à nouveau, mais dans un sens différent, tout en idées et libre-pensée.

Mais il reste encore une idée sur ce projet.

La plupart des enfants croient que leurs parents sont brillants, géniaux. C'est parce que c'est la réalité.

D'un autre côté, il est également vrai qu'il y a des enfants qui ne connaissent jamais vraiment leurs parents et, bien sûr, il y a des exceptions... des parents qui ne sont pas des génies. Mais ce sont des exceptions, la plupart des gens sont brillants.

Les enfants croient plus facilement au génie de leurs parents non pas parce qu'ils sont moins capables qu'eux. Les parents ont plus de répertoire, c'est un fait, mais les enfants sont plus ouverts et plus rapides. Ils croient cela parce qu'ils sont plus proches d'eux et sont intelligents pour le percevoir. Au fil du temps, petit à petit, nous nous enfermons dans les routines de notre vie, nous effaçant lentement de l'humain et du monde.

Si nous pouvions apprendre à connaître les gens plus profondément, nous tomberions sûrement beaucoup plus amoureux tout au long de notre vie.

Chaque être humain est un univers fabuleux.

Carl Sagan a déclaré que «la surface de la Terre est le rivage de l'océan cosmique. Sur ce rivage, nous avons appris la plupart de ce que nous savons. Récemment, nous avons pataugé un peu, peut-être jusqu'aux chevilles, et l'eau semble invitante. Une partie de notre être sait d'où nous venons. Nous aspirons à revenir, et nous le pouvons, car le Cosmos est aussi en nous. Nous sommes faits d'étoiles. Nous sommes un moyen pour le Cosmos de se connaître » (...) « L'azote dans notre ADN, le calcium dans nos dents, le fer dans notre sang, le carbone dans nos tartes aux pommes ont été fabriqués à l'intérieur des étoiles qui s'effondrent. Nous sommes faits

de matière stellaire ».

En 2019, une équipe de l'Université Queen Mary de Londres a signalé avoir détecté la présence de glycolonitrile dans une proto-étoile de type solaire appelé IRAS16293-2422 B, à environ 450 années-lumière de la Terre. Une telle substance est une molécule pré-biotique qui existait avant l'émergence de la vie.

Semblant témoigner des idées de Sagan, cette recherche a été menée avec succès également dans quatre autres institutions: le Centro de Astrobiología en Espagne, l'INAF-Osservatorio Astrofisico di Arcetri en Italie, l'Observatoire européen austral et le Harvard-Smithsonian Center for Astrophysics aux États Unis.

Carl Sagan défendait que le Cosmos est en nous. L'humain est la chose la plus importante dans nos vies.

Lorsque nous apprendrons à mieux nous connaître, à mieux comprendre le dessin de l'être humain, lorsque la plupart d'entre nous sera capable de concevoir leurs propres limites, tous les conflits sociaux et environnementaux majeurs seront automatiquement résolus.

Emanuel Dimas de Melo Pimenta

Cascais 2020